



Le gosse à la clope

Le train indien ou l'éloge de la lenteur

En Inde, le train était le moyen de transport le plus intemporel, pas le plus rapide, mais de loin le plus dépaysant. À chaque fois que j'empruntais les rails, le trajet était toujours empreint d'une lenteur calculée et les déplacements duraient en moyenne une vingtaine d'heures. C'était un entraînement intensif pour prendre ma patience en passion et tester ma résilience. Je fus marquée à vie par le voyage entre Delhi et Varanasi que j'effectuai seule. Cette aventure, haute en couleurs et saupoudrée d'intenses émotions, me permit d'apprendre à me délecter de la lenteur inhérente aux trains.

Avant même de partir pour Delhi, je dus combattre les stéréotypes de mon mental et mes angoisses. Au-delà des propres limites de ma zone de confort, les mauvais conseils qu'on avait pu me donner tournaient en boucle dans ma tête. Au fil de mon voyage au cœur de Mother India, qui me maintenait, en permanence et avec malice, hors de l'écrin confortable de ce qui est connu, je m'étais habituée à mettre de côté cette peur.

Pour découvrir Varanasi, passer par ce voyage solitaire en train, était pour moi la seule solution. Je décidai de faire confiance à mon étoile et de suivre cette si belle opportunité qui se dessinait sur la page blanche de mon carnet. Laisant mon être entre les mains de ma destinée, je montai dans le bus pour aller de Dharamshala à Delhi, en méditant sur la lumière présente dans chaque humain. Je tentais ainsi de faire taire le monologue négatif qui monopolisait mon esprit et murmurait les dangers d'un tel voyage pour une femme seule. Le train indien c'est une horreur, ça pue, c'est sale, c'est plein de lépreux ! Au fil des heures qui s'égrainaient sur la route tortueuse, j'appréciais les effets de la méditation qui gagnait largement le combat sur mon mental tremblotant. Étonnamment, la solitude me donnait des ailes et la sensation de totale liberté que je ressentais vivifiait mon envie de découverte. Arrivée devant la gare de Delhi, je fus entièrement portée par ce sentiment de laisser-aller. J'avais confiance en l'humanité et en l'univers. Je sentis que tout allait bien se passer, sans pour autant anticiper la force de ce que j'allais vivre à bord des wagons de l'*Indian Rail*.

Mes premiers pas sur les quais effritèrent un peu la carapace de positivité que je venais de me forger. Il y avait si peu d'étrangers, encore moins de femmes seules et j'étais complètement perdue dans la cohue humaine qui m'entourait. Aucune indication ne semblait fiable et j'étais acculée par

l'incapacité totale de trouver le quai qui accueillerait l'arrivée de mon train. Pas d'écran où lire les informations, les haut-parleurs braillaient en hindi des termes que je ne comprenais évidemment pas. Je ne savais pas à qui demander, personne ne portait d'uniforme de la compagnie ferroviaire pour aiguiller mes questions. Je ne savais plus que faire de mon corps qui allait et venait au fil des flots d'humains, hésitant sans cesse, tremblant parfois... Je ressemblais à une bouteille à la mer, perdue dans les vagues d'une tempête. Le premier train qui entra en gare ne me permit pas de stabiliser mes angoisses. À l'approche de la locomotive, des groupes entiers d'hommes, de femmes et d'enfants s'agglutinèrent au bord des rails et tentèrent de monter dans les wagons qui n'étaient pas encore à l'arrêt, ni vidés de leurs occupants. La scène me choqua ! Ici aucune voix douce ne prévenait de la marche en sortant, c'était la loi des coudes pour se frayer un accès à la porte dans ce flot d'humains qui semblait interminable. Un va-et-vient continu de corps qui descendaient et montaient en même temps... Des enfants étaient portés à l'intérieur du train à travers les fenêtres. Mis sur les épaules des parents, ils étaient réceptionnés par des inconnus souriant de l'autre côté de la vitre. Le toit était gorgé d'humains qui sautaient avec grâce sur le sol. D'autres attrapaient les mains tendues de ceux restés perchés, pour les rejoindre entre les sacs et les vivres accrochés sur les galeries. Je me figeai d'un seul coup, le temps d'observer, ahurie, cette arrivée en gare qui semblait si banale ici. Puis, l'effervescence s'apaisa et le train repartit sans vraiment s'être arrêté plus de quelques secondes. Par miracle, chacun avait trouvé sa place, récupéré sa famille et ses bagages.

Le second convoi qui entra en gare n'était toujours pas le mien. Je pus observer, avec plus de discernement, la même effervescence s'imposer puis s'évaporer en l'espace de quelques minutes. Cette fois, ce qui s'ancra dans mon esprit fut la singularité du dernier wagon. Il était entièrement calfeutré, sans fenêtre et avec une unique porte qui resta close tout le long de l'arrêt. Une inscription en hindi s'étalait sur tout le flanc. Comme je ne parvenais pas à la déchiffrer, je demandai à mon voisin de banc sa signification. Alors que je pensais que ce wagon était dédié aux marchandises, je fus bien étonnée d'entendre que c'était l'espace pour le transport gratuit des indigents et des *sâdhus*. Mon informateur m'expliqua que l'absence de fenêtre servait à épargner le reste des passagers des visions que l'on pourrait apercevoir à l'intérieur. J'appris ainsi qu'il était possible de voyager sans payer en Inde, mais dans des conditions plus que douteuses. Après ces explications et le spectacle des allers-venus chaotiques de la troisième classe auquel je venais d'assister, je me félicitai d'avoir choisi de réserver une couchette en deuxième classe.

Le train pour Varanasi pointa enfin le bout de sa locomotive, et le même homme m'indiqua où monter après avoir regardé attentivement mon billet. En entrant, je vis un long couloir qui desservait chaque compartiment à l'intérieur desquels se trouvaient quatre couchettes. Arrivant devant le mien, j'ouvris doucement le rideau priant pour qu'une famille occupe les lieux ce qui aurait rassuré mes a priori. Raté ! Je découvris le visage de six Indiens qui souriaient, entassés à deux par lit. Ils avaient la trentaine et voyageaient ensemble. Ils rirent aux éclats en voyant mon expression qui devait trahir une certaine méfiance. Avant même d'avoir eu le temps de poser mon sac et de m'imprégner de l'atmosphère du compartiment,

ils me demandèrent mon nom et d'où je venais. Mon inquiétude dansait dans mon esprit et me demandait encore ce que je faisais là ! Mais ils brisèrent la glace rapidement en me proposant de choisir la couchette que je souhaitais, et l'un d'entre eux s'approcha avec une grosse enveloppe en papier qui contenait des draps propres et repassés. La parure de lit dégageait une douce odeur de lessive qui contrastait avec celles des humains, entassés, qui envahissaient l'air. Je choisis la couchette du haut, la seule qui avait encore un rideau de séparation fonctionnel et qui pouvait m'accorder un peu d'intimité pour les dix-sept heures à venir. J'y installai mes draps et déposai mon sac en guise d'oreiller. À peine avais-je fini de créer mon petit nid que l'un de mes compagnons de voyage me demanda si nous pouvions prendre un selfie. Au vu des regards pétillants qui attendaient ma réponse avec impatience, je capitulai directement et acceptai. Il était midi, et après une bonne séance photo avec chacun d'entre eux, j'entendis un homme passer dans le couloir en criant « *Thali, Thali!* » Ils m'expliquèrent que celui-ci venait prendre les commandes pour le repas du soir et me persuadèrent de choisir le thali grand format à soixante-dix roupies. Les six hommes insistèrent en cœur pour m'offrir mon repas. Là encore, je capitulai et acceptai de me faire inviter. Lors de nos échanges, mes amis indiens m'expliquèrent que jamais ils n'auraient laissé leurs épouses voyager seules sur une si longue distance. L'un d'entre eux me demanda si j'avais peur et pourquoi j'étais seule. Leurs yeux s'arrondirent quand je racontai que je n'étais pas encore mariée et n'avais pas pour projet de l'être, alors que j'approchais presque la trentaine. J'étais persuadé qu'ils cherchaient tous ce qui clochait chez moi

1 *Thali* : assortiment de plats traditionnels indiens servis dans un plateau compartimenté.

et quelle tare je cachais derrière mon sourire. Ils rirent même quand j'expliquai que ma famille était restée en France et que j'allais seule à Varanasi, pour participer à un colloque sur la littérature française.

≡ Je ris aussi en m'entendant de l'extérieur prononcer cette phrase dans ce contexte ! Quelles étaient les chances pour que je puisse vivre cette expérience, il y a encore quelques mois ? Et pourtant, la vie est pavée de magnifiques destinées pour ceux qui suivent la route de leur passion.

J'étais pleine de fatigue du voyage en bus et je décidai de faire une petite sieste avant de partir en exploration du train. J'entendais parfois les flashs de leurs portables qui me photographiaient alors que je dormais, mais je recouvris simplement ma tête de mon étole, et la séance s'arrêta. S'ils s'étaient rassasiés de clichés, ils avaient encore soif d'échanges et leur maîtrise de l'anglais rendit possibles nos belles conversations. Lorsque je me réveillai, une heure plus tard, ils semblaient m'attendre sagement et me proposèrent une bouteille d'eau que j'acceptai en voyant qu'elle n'avait pas été ouverte. Ils m'interrogèrent sur ma vie et moi sur la leur. Je découvris la réalité des mariages arrangés qui semblaient être une normalité pour mes amis Indiens. Ils étaient soit commerçants, soit ingénieurs en technologie, de la classe moyenne bien servie, et avaient choisi leurs femmes parmi les connaissances de leurs familles, selon leur beauté et la richesse des parents. Elles avaient déjà toutes plusieurs enfants, alors

qu'elles étaient bien plus jeunes que moi, et n'avaient rarement dépassé le périmètre de leur ville. Je savourai un moment de gratitude infinie envers ma liberté chérie et pris congé de mes nouveaux amis, pour m'aventurer dans le reste du train. Désormais en pleine confiance auprès de mes compagnons de cabine, j'emportai seulement un petit sac et laissai le gros de mes bagages sur ma couche.

Les couloirs de la seconde classe n'étaient pas trop sales, mais ils n'étaient pas propres pour autant ! Certains rideaux de compartiments étaient laissés ouverts, et je me rendis compte de ma chance, en observant parfois jusqu'à quinze personnes rassemblées sur quatre lits. Des clans entiers voyageaient avec leurs couleurs et leurs sourires. Une fois encore, je me retrouvai face à de nombreuses demandes de selfies. Les clichés se multipliaient et je me laissais photographier, au centre d'un groupe d'anciens, avec leurs bébés dans les bras et au milieu des femmes. Beaucoup d'entre eux voulaient leur instant avec la seule étrangère du wagon ! Une bonne cinquantaine de clichés plus tard, je réussis à m'extirper pour atteindre la plateforme. C'est là que se trouvaient les toilettes et, paradoxalement, l'un des rares points d'entrée d'air frais qui arrivait par la porte restée ouverte. Elle donnait directement sur l'extérieur qui défilait avec lenteur. Je ne résistai pas à l'envie folle qui saisit mon cœur de m'asseoir au bord de l'encadrement, les jambes pendantes dans le vide et le visage offert au vent indien. Plongeant corps et âme dans un autre de mes rêves d'enfants, j'eus l'impression de vivre un instant complètement scénarisé ! Je vissai alors mon casque audio sur mes oreilles pour couvrir le vrombissement et les grincements incessants du train, et remis ma télévision interne sur la chaîne « Nature et Découvertes ». Ma

contemplation fut rythmée par les remarques tantôt inquiètes, tantôt amusées des Indiens qui dévisageaient cette étrangère, assise seule, qui étalait son sarouel coloré sur la crasse du sol et souriait face au vide. Dans ma réalité, j'étais en tête à tête avec le « tout » d'une Inde que je n'avais encore pu caresser du regard. Loin des forêts de pins sacrés des contreforts de l'Himalaya, c'était ici un paysage plus aride qui s'exposait à mes yeux. La vive chaleur de l'après-midi engourdissait mon esprit, mais, heureusement, la musique m'aidait à rester alerte. À la vue du nombre d'heures passées là, tout mon répertoire fut réquisitionné, de la trance à la variété française, en passant par le classique et le rap. Les paroles révolutionnaires et militantes de Brassens, Brel et Lavilliers réveillaient en moi la colère face au paradoxe, entre beauté et injustice, qui défilaient devant mes yeux. Les paysages magnifiques étaient comme des pointillés majestueux qui reliaient les bidonvilles déshérités des faveurs des dieux. La poussière gluante du désert poussait les espoirs de familles entières à cheminer en file indienne vers les banlieues des métropoles, où seule la désillusion leur tendait les bras. Ils marchaient pourtant en clans, le long des rails, pour former des agglomérats d'intouchables sur des kilomètres et des kilomètres de bidonvilles.

≡ Ceux que l'organisation sociale indienne interdit de toucher viennent déposer leurs ambitions, bafouées par la vie, à l'orée de la société et des richesses qu'ils convoitent tant. Installées dans cette caste par le destin en espérant de meilleurs lendemains, ces familles chantent leurs soupires en refrain. On les entend, jusque dans le train,

dilapider leur joie en offrande aux voyageurs, leur tendant la main à travers les fenêtres pour obtenir quelques roupies ou poignées de riz. Eux, qui ne possèdent rien d'autre que leur entrain et les couleurs flamboyantes de leurs saris, sont pourtant les bâtisseurs de la société de consommation qui les rejette, en marge de sa vision. Au cœur des villes, ils sont ceux qui élèvent des constructions au prix de leur sueur cimentée. Le regard fier, les femmes portent sur leur tête des seaux de gravats, dont la poussière recouvre avec grâce leurs splendides tenues, et sur leurs dos, leurs bébés accrochés. Les hommes, inlassables, cassent la pierre, collent les briques, peignent les murs au rythme des rires des enfants qui jouent dans le labyrinthe de leurs parents. Tous, bâtisseurs courageux d'une société qui les appellent pourtant les intouchables, et leur interdit l'accès aux droits humains les plus primaires.

Mes yeux avaient assez vu et mon esprit suffisamment cogité pour avoir l'envie de rentrer explorer l'intérieur du train. Je refermai la porte derrière moi, après avoir fumé une dernière cigarette. Je traversai la première classe scintillante, dont je ne pus pas vraiment apercevoir les détails, car toutes les portes des compartiments gigantesques étaient soigneusement fermées. Puis je repassai à travers ma deuxième classe rassurante pour entrer dans les wagons de la troisième, la moins chère, et la plus populaire. Elle était isolée du reste par un rideau d'acier qui, comme je l'imaginai, évitait aux castes de se mélanger.

Évidemment, je ne pus encore moins accéder à la fin du train réservé aux *sâdhus* et aux indigents. Je retournai vers ma couchette, et mis beaucoup de temps à la rejoindre, car les familles avaient étalé leurs progénitures dans tout le couloir. Je m'assis au milieu des enfants et sortis de mon sac mes nombreux carnets et crayons de couleur. Tous s'approchèrent en riant et me bousculant, je leur montrai mes mandalas et fis tourner mon compas pour lancer des modèles à colorier que je distribuai aux mains tendues. Je jouai avec les enfants pour amadouer les parents, et cela fonctionnait plutôt bien au regard des clins d'œil des mamans. Les défenses mutuelles s'abaissèrent et les rencontres s'enchaînèrent comme des perles sur le fil de mon trajet. Des centaines de sourires échangés, des dizaines de mandalas crayonnés, des carnets partagés avec les plus grands qui en feuilletaient les pages en riant. Plusieurs familles m'offrirent du thé dans de gros thermos et des petits gâteaux soigneusement emballés pour le voyage. J'entendis soudain un bruit strident, c'était ma première rencontre avec le vendeur de thé. Il devait avoir une dizaine d'années et criait à travers tout le train « *chaiiii* », inlassablement, sur le même ton un peu plaintif, mais efficace, pour ne pas passer inaperçu auprès des voyageurs. Il portait un énorme seau avec un couvercle et une louche. Les deux mains sur l'anse, il titubait sous le poids du thé qu'il vendait pour dix roupies le gobelet. Je lui en pris un, puis plusieurs, pour celles et ceux autour de moi, et lui laissai un bon pourboire. Il me demanda une cigarette en voyant mon paquet dépasser de ma poche, mais je la lui refusai. J'abandonnai mes crayons aux enfants avec quelques feuilles de papier et retournai sur la plateforme pour m'en griller une.

J'ouvris la porte et l'air frais de la fin d'après-midi saisit mon visage. À peine installée, deux contrôleurs vinrent

m'expliquer qu'il était interdit de fumer à bord du train. J'éteignis immédiatement ma cigarette et ils partirent sans même regarder mon billet. Ces *sikhs* portaient de beaux turbans bleus de la même teinte que la peinture des wagons, mais contrairement à ce que j'avais pu observer à Amritsar, ceux-ci portaient l'uniforme de la compagnie ferroviaire. Je me demandais d'ailleurs comment leur était-il possible de contrôler ce train, avec ces milliers d'âmes à bord...

Je vis passer l'enfant, une clope au bec, quelques minutes après. Il me sourit d'un air vainqueur en soufflant sa fumée vers moi, puis repartit avec son seau allégé de tous les *chai* vendus. Le soleil commençait à baisser et c'était la pleine campagne indienne qui s'étalait dans la lueur dorée. Les vaches laissaient place aux buffles énormes et noirs, puis les chameaux faisaient leur entrée à l'approche du désert. Les bouses, séchées en tas, rythmaient l'horizon à intervalles réguliers. Pour ceux qui s'en servaient, elles étaient une richesse précieuse pour construire en torchis ou chauffer leurs maisons. Plus loin, des tonnes de glaise, creusées dans la chair de la terre, étaient ensuite transformées en briques pour sécher au bord des rails. Il y en avait des centaines de milliers qui attendaient d'être transportées pour devenir les pavés des routes ou la pierre des abris des bidonvilles de Delhi, et d'autres grandes métropoles. Je passai les dernières heures de lumière à me laisser bercer par la vue qui défilait au rythme lent et régulier du train. Je trouvai un plaisir immense à contempler ces dégradés d'ambiances. Les champs se succédaient à perte de vue et seules les couleurs vives des saris des femmes, qui y travaillaient, venaient rompre la monotonie. Les habitations, en terre cuite et torchis, se regroupaient en petits centres au cœur des parcelles cultivées. Les buffles étaient attachés

devant les toits en chaumes, les enfants courraient toujours, les anciens veillaient sur les pas de porte et les autres œuvraient à différents travaux. Par moment, on aurait presque dit l'image que j'ai de l'Afrique et, à d'autres, les hauts plateaux andins d'Amérique du Sud, qui venaient envahir mon esprit troublé par les similarités...

≡ À croire qu'il n'est pas nécessaire de partir si loin pour être dépaysée, si tout finit par se ressembler. Pourtant, c'est bien l'Inde qui défile devant moi, enfin une des Indes, car entre Dharamshala, Delhi, le Rajasthan et Varanasi, c'est un continent de culture qui sépare ces territoires et modes de vie, ces paysages et ces humains regroupés sous le même nom d'Indiens.

Le vendeur de chaï revint plusieurs fois vers moi pour mes cigarettes. Je finis par capituler face à son insistance, et lui en tendis une qu'il s'empressa d'allumer. Il crapota comme je l'avais déjà vu faire et me demanda même de le photographier, posant appuyé contre la porte, avec un regard perçant. Il n'avait pas de téléphone, mais il observa le cliché pendant de longues minutes. Il ne parlait pas bien l'anglais, mais nous échangeons des rires et quelques mots en hindi. Il travaillait dans les trains depuis quelques années déjà avec son frère et son cousin. Bientôt, il pourrait occuper un autre poste, car la vente de *chaï* était destinée aux plus jeunes, et peut être un jour deviendrait-il contrôleur. C'est en tout cas ce que j'eus l'impression de comprendre de notre échange. Je lui expliquai en hindi que ma

maison était à Dharamshala, mais il ne connaissait pas la ville, simplement la région Himachal Pradesh de nom. Il me versa un *chai* que je voulais payer, il refusa et ce fut le premier thé d'une longue liste qu'il m'offrit par générosité, lui qui n'avait rien et qui s'obstinait à me remercier pour une cigarette. Son *chai* était délicieux, la malice dans ses yeux aussi, et je passais quelques minutes à discuter avec lui à chaque fois qu'il traversait mon champ de vision. Nous partagions d'autres cigarettes. Le cas de conscience posé par le don de tabac à un si jeune enfant m'occupa l'esprit, et puis s'envola devant l'évidence.

≡ Qui étais-je pour interdire un plaisir à quelqu'un, au nom d'une morale qu'il ne partage pas ? Comment pourrais-je lui expliquer que fumer est mauvais pour la santé quand je le vois transporter ses seaux brûlants à longueur de train et de journée ? Lui qui vit dans un compartiment en troisième classe et respire l'air maussade de ce train depuis tant d'années déjà... À nouveau, sur ce duel de conscience, j'abandonne ma pseudo bienséance sur l'autel du partage et savoure ces quelques moments avec lui.

Les contrôleurs repassèrent, alors qu'il faisait nuit et que j'étais seule sur la plateforme, ils étaient trois. Cette fois, ils insistèrent intensément sur le fait qu'il était interdit de fumer et qu'ils me feraient descendre du train s'ils m'y reprenaient. Je me résignai à ne plus enfreindre les règles jusqu'à l'arrivée, mais deux d'entre eux revinrent quelques minutes après. Ils

m'expliquèrent que leur chef était de mauvaise humeur et qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Ils veillaient personnellement sur moi pour qu'il n'arrive rien à la seule étrangère de leur train. L'un d'entre eux m'indiqua qu'il était possible de fumer dans le wagon des contrôleurs. Je pouvais venir toquer quand je le souhaitais. Je trouvai le concept d'aller m'enfermer chez les responsables du respect des règles pour les transgresser assez saugrenu. J'abandonnai cette idée, alors que la lune se levait dans son manteau de froid, et je retournai à ma couchette et mes six amis indiens. Ils se mirent en tête de m'expliquer les légendes des 3333 divinités hindouistes et s'arrêtèrent heureusement après Hanuman², Shiva et Parvati³, en voyant arriver le *thali*. Ils me passèrent mon plateau-repas que je dégustai, assise sur ma couchette. Je les remerciai encore pour ce délicieux dîner qu'ils m'avaient offert et l'explication de la cosmogonie indienne puis, je fermai les yeux.

Les craquements et vrombissements, les odeurs et le dodelinement de la carcasse de métal fragmentaient mon sommeil. Je fis plusieurs réveils et balades dans la nuit, pour découvrir que le train vivait en permanence, et qu'il y avait toujours des familles pour maintenir l'ambiance sonore. Après quelques heures, j'envisageais de plus en plus sérieusement l'idée de rejoindre les contrôleurs dans leurs wagons, la nicotine manquait à mon corps. Je bravai ma peur d'être à nouveau isolée dans un petit espace avec des inconnus et poussai leur porte. Par chance, les contrôleurs étaient là et m'invitèrent à m'installer sur

2 *Hanuman* : du sanskrit « grande mâchoire », c'est un dieu hindouiste à l'effigie d'un singe très vénéré en Inde. Il est le fils du dieu du vent Pavana et possède une force incroyable.

3 *Parvati* : du sanskrit « femme de la montagne », c'est la première épouse de Shiva. Elle représente le « principe féminin suprême » et participe aux cycles de création et de destruction de son mari.

la couchette du bas, pendant qu'ils montaient tous les deux sur celle du haut. J'étais sidérée par leur gentillesse, je leur proposai une cigarette de mon paquet, mais ils refusèrent et sortirent les leurs. On cracha tous les trois notre fumée en direction de la petite fenêtre, puis l'on se quitta. Je traversai pour la énième fois le train quand une vive douleur dans le ventre me fit ralentir le pas. Le *thali* n'était peut-être pas si bien passé que ça ! La digestion semblait laborieuse et mon corps me criait de me dépêcher de trouver des toilettes !

Les sanitaires des trains indiens étaient une aventure dans l'aventure ! J'avais, jusque-là, réussi à passer le moins de temps possible dans cette pièce, mais je sentais que le tête-à-tête prolongé était imminent !

J'arrivai donc face aux toilettes turques, armée de mes petites serviettes, car il n'y avait pas de papier en Inde, alors encore moins dans les trains. J'eus un haut-le-cœur en regardant l'eau croupie qui vacillait dans un seau accroché au mur. Obligée de m'accroupir au-dessus du trou, je suffoquais dans l'odeur d'humain malade qui régnait dans la pièce. Tout valsait au rythme saccadé des rails cabossés. Il était difficile de ne pas toucher les parois sales sans risquer de perdre l'équilibre et de me retrouver, nez à nez, avec l'endroit sur terre que je voulais le moins approcher. Ce fut un véritable choix cornélien de décider à quoi m'appuyer et comment me positionner. Au vu de mon mal-être intestinal, je passai de bien trop longues séances aux toilettes et j'améliorai significativement mes capacités d'apnée.

Épuisée par la douleur et le voyage, je retournai sur ma couchette en essayant de ne pas réveiller mes voisins qui dormaient, étalés entre les matelas et le sol. J'enjambai les pieds et les valises pour me frayer un chemin jusqu'à ma petite échelle,

avant de m'écrouler dans un sommeil profond. J'avais mis mon réveil deux heures avant l'arrivée prévue du train à Varanasi, soit trois heures du matin, mais je ne savais dire si l'on avait pris de l'avance ou du retard. Sentant mon angoisse monter, l'un des six Indiens qui ne dormait pas, mais lisait un livre, me rassura. Il m'avertirait à l'approche de ma destination et proposa même de porter mon sac jusqu'à la porte. Son aide me fut précieuse puisqu'une demi-heure plus tard, il m'expliqua que le train avait pris de l'avance et que Varanasi était le prochain arrêt ! Je saluai mes amis endormis, et tirai pour la dernière fois le rideau sur cette si belle expérience de voyage en solitaire. À cette heure-là, la gare était tranquille et personne ne joua des coudes pour monter, avant que je n'aie eu le temps de descendre mon corps fatigué et mon sac sur le quai. Une armée d'enfants s'agglutina autour du train et commença à resserrer les boulons des roues, puis ils disparurent aussi vite qu'ils étaient arrivés, quand le coup de sifflet retentit. L'indien qui m'avait accompagné me salua longtemps de la main et le train repartit tranquillement vers de nouveaux horizons.

À la sortie de la gare, je ne savais où aller, il était beaucoup trop tôt pour me rendre à la *guesthouse* et la ville m'était inconnue. Je m'assis sur le parvis pour tenter d'imprimer l'expérience vécue dans mon esprit et de rassembler mon courage, avant de partir à la découverte de Varanasi. Mes réflexions du moment me ramenèrent au constat sidérant réalisé durant les dix-sept heures de voyages.

≡ La société indienne tolère tant d'injustices et de misères, au nom d'un système de castes basé sur un karma plus ou moins mérité. Frères et sœurs de sang, de traditions et de terre sont divisés. Certains sont rejetés et qualifiés d'intouchables, alors que moi, l'étrangère inconnue, je suis traitée comme une reine. Des contrôleurs à mes voisins de compartiment, en passant par le vendeur de chaï et les clans voyageurs, tous m'ont offert leur générosité humaine sur un plateau. Les visages s'ouvrent en sourires chaleureux sur mon passage, on me veille et me laisse même porter des enfants sur les épaules ! J'en reste sans voix et ça tombe bien, car il n'y a personne à mes côtés avec qui échanger sur ce point de vue tiraillé et bien trop polémique pour être abordé ici en public. Impuissante face à ce que j'expérimente dans cette Inde qui ouvre mes œillères et titille mes valeurs, je n'ai d'autre choix que d'apprendre l'acceptation, car je ne suis pas celle qui réussira là où même Gandhi a échoué...

